

UNE PARENTHÈSE D'ENFANCE

J'avais 4 ou 5 ans et pour moi, avec sa chevelure blanche, c'était un vieux monsieur. En y repensant, il n'avait alors que 57 ans. Veuf depuis quelques mois, sa fille unique (ma mère) ayant alors de gros problèmes de santé qui demandaient hospitalisation et maison de convalescence, il m'avait prise en charge et confié à sa sœur, Marguerite, en journée, pendant qu'il travaillait. Elle vivait avec son mari et ses enfants à la campagne, à environ 25 kilomètres de la ville où Georges (mon grand-père) que l'on appelait « oncle-tailleur » car c'était là son métier, avait son emploi.

Pour ne pas se décharger complètement sur elle de l'hospitalité qu'elle m'offrait, il venait tous les soirs, passer la soirée avec nous et dormir avec moi.

Je me souviens de ce grand lit si haut que j'avais du mal à y grimper. Et que dire de la tenue du grand-père ! Il portait une sorte de caleçon intégral (pour un enfant on dirait une grenouillère) d'une seule pièce, mais sans pieds, comme on peut encore en voir dans certains films (notamment des westerns) illustrant l'ancien temps. Il ne faisait pas trop froid à cette période de l'année, cependant, comme les pièces du haut n'étaient pas chauffées (pas de chauffage central en ce temps là) il y avait un gros édredon qui nous tenait bien chaud.

J'ai passé dans cette famille et dans ce village quelques uns des meilleurs moments de mon enfance. J'ai été accueillie chaleureusement et avec simplicité ; intégrée dans la famille comme en ayant toujours fait partie. Oncle Charles (le mari de tante Marguerite) m'impressionnait au point de me faire peur. Ce n'était pourtant pas un méchant homme, mais son aspect m'effrayait. Comme beaucoup d'hommes de la région, (y compris mon grand-père), il avait « fait » les deux guerres. Au cours de la seconde, il avait perdu ses cheveux, ses cils et ses sourcils, ce qui lui donnait un aspect étrange auquel je ne parvenais pas à m'habituer. Son épouse et lui comprenaient cela et ne m'en tenaient pas rigueur.

Il n'y avait pas d'activités qui m'étaient spécialement dédiées pour m'occuper ou veiller à mon « épanouissement ». Je vivais avec eux et, dans la mesure des possibilités de mon jeune âge, je participais aux travaux quotidiens.

Petite citadine, je découvrais un monde totalement nouveau. Ainsi j'étais toujours partante pour de nouvelles « expéditions ». Le soir, par exemple, quelques gamins de la rue se rendaient à la collecte de lait pour y porter le produit de la traite du jour. La petite bâtisse se trouvait en haut de la rue (très pentue). Il fallait être plusieurs pour tirer et pousser la carriole. Mais pour rentrer, nous y grimpons. Elle partait alors en roue libre, dirigée seulement par l'axe qui nous servait à la tracter et à l'orienter à la montée. Une folie quand on y pense aujourd'hui, mais que de rires pour couvrir notre peur à l'époque. Elle versait bien de temps en temps, mais nous ne nous sommes jamais blessés. Il y eut certes de la peau abrasée sur quelques centimètres, mais rien de plus.

Se déplacer se faisait à pied. Ainsi fallait-il parcourir 2 km depuis chez Marguerite pour se rendre à la gare. Cela paraît peu de chose, énoncé ainsi, mais quand on a 4 ans, une telle distance constitue un long chemin.

D'autres fois, nous partions à moto. Oui, à moto ! Babeba (c'est ainsi que l'on appelait un grand-père en Alsace) possédait une Terrot. La selle du pilote ressemblait au siège d'un tracteur et à l'arrière se trouvait de quoi accueillir un passager. Si ce n'est que la passagère que j'étais, supposée se cramponner au pilote, avait tendance à s'endormir en raison du grand air et du vent. Pour me réveiller une fessée était censée faire l'affaire... quelques minutes et puis...

Il comprit rapidement qu'il fallait trouver une autre solution. Elle m'enchantait ! Cette moto avait un réservoir ventru placé directement devant le conducteur. Bleu métallisé, à l'aspect martelé, tiède, il était pourvu d'un bouchon festonné, on aurait dit une grosse fleur, que ma main de fillette couvrait à peine mais ne parvenait pas à ouvrir.

A compter de ce jour, ce fut ma place. Il pouvait ainsi me surveiller et moi... humer l'odeur du carburant. Pour les longs déplacements, je portais un petit bonnet de laine, lui un casque en cuir qui lui faisait une tête d'œuf ; pour circuler en ville, un petit foulard pour moi et une casquette pour lui suffisaient.

Il savait tout faire, s'occuper de son verger (pommes, cerise, mirabelle, quetsche), de son jardin qu'il louait en périphérie de la ville qu'il habitait (dans lequel les silos creusés à même le sol permettaient de conserver les légumes racines et les choux, rouge, vert, blanc). Il y cultivait également tout ce qui constituait l'alimentation de saison. Pas de tomates ni de fraises en avril dans la région ! Mais de la rhubarbe, des groseilles, groseilles à maquereau, herbes aromatiques... Sans oublier quelques fleurs, dahlias, glaïeuls, pivoines... selon le moment de l'année.

Il réalisait également ses confitures, conserves et pâtisseries. Ah, les petits gâteaux de Noël et son gâteau à la crème fraîche et à la cannelle ! Pour l'aider, j'avais mon propre équipement de pâtissière avec rouleau à pâtisserie pour abaisser la pâte, emporte-pièces pour les sablés... le tout à ma taille.

Une année, nous étions au jardin tous les deux (à bicyclette cette fois, il avait fixé une petite selle pour moi sur la barre de son vélo) lorsque je me précipitai à l'intérieur de la cabane à outils, réclamant des fleurs pour maman et tombai sur le coin d'un banc, me blessant à la tête. Sans gravité, mais je saignais abondamment... ce qui le fit s'évanouir. Une voisine qui travaillait dans le jardin d'à côté ayant entendu quelque chose d'inhabituel vint voir ce qui se passait et nous porta secours, soignant mon bobo et ramenant à lui mon grand-père. Je ne sais plus comment nous sommes rentrés, je ne crois pas que nous ayons enfourché le vélo, je pense qu'il a plutôt servi d'appui, grand-père était encore blanc comme un linge.

Lors de mon séjour à la campagne, je participais aux vendanges. J'avais ma propre

serpette (taille enfant) et vendangeais, à mon rythme, aux côtés de celui que les autres appelaient oncle-tailleur. Le soir c'étaient de joyeuses tablées où nous nous retrouvions tous.

En journée, la petite pause pour se désaltérer constituait un moment particulier pour moi. Cela ne durait guère car il y avait à faire, mais on buvait de « l'eau de café », liquide frais et sucré, mélange d'eau et de café auquel était additionnée... une petite goutte d'eau de vie. Je trouvais exaltant de pouvoir boire comme les grands.

Parfois le vignoble était éloigné du village et l'on rentrait à pied ; Arlette, le cheval de trait, une haute jument massive, tirait le chargement de la journée. Et j'étais assise, à cru, sur cette monture, cramponnée à la crinière. Heureuse, fière... et apeurée. Que la terre me paraissait loin !

Le dimanche, les maîtresses de maison faisaient « le gâteau du dimanche », une génoise recouverte d'un glaçage de sucre, parsemé de granulés de toutes les couleurs. Il était un peu « étouffe chrétien », mais constituait un marqueur de la semaine. Quelques verres de vin pour les adultes, d'eau au sirop pour les enfants faisaient passer le tout.

A d'autres moments, il s'agissait de séparer la fleur de houblon de la liane. Ce travail se faisait collectivement, tout en papotant. Chacune avait un panier. Lorsque l'un d'eux était plein et pesait le poids requis, on remettait à la cueilleuse un jeton en aluminium qui attestait de son travail puis elle entamait un nouveau panier. Le nombre de jetons déterminait le salaire. J'avais moi aussi droit au jeton, le moment venu. On m'avait expliqué que si j'avais les doigts bien noirs et amers cela signifiait que j'avais bien travaillé. J'étais fière de mes doigts noirs.

Le soir, lorsque nous n'étions pas chez nous (nous allions de ferme en ferme pour ce travail) nous dînions tous ensemble, le plus souvent de café au lait (lait chocolaté pour moi) et d'énormes tranches de pain rond maison recouvertes de marmelade de quetsche avant d'aller nous coucher dans des granges aménagées en dortoir où il ne nous fallait guère de temps avant de nous endormir. Le lendemain, le travail recommençait.

Tout habillé qu'il fut, (je me souviens des boutonniers qu'il brodait au cordonnet de soie, des œuvres d'art), le grand-père avait son caractère. Je n'en manquais pas non plus. Ainsi, un jour que quelque chose lui avait déplu, dans un mouvement de colère, il brûla tous mes dessins. J'aimais beaucoup dessiner. Cela me rendit malheureuse. Il jeta toutes mes réalisations dans la cuisinière à bois, important et indispensable équipement de la cuisine qui était également une pièce à vivre.

Noire et or (en fait c'était du laiton) elle trônait là, chauffant la pièce et une partie du rez-de-chaussée. On y faisait cuire les plats, les rôtis et les tartes mais on y chauffait également l'eau. Elle avait sur le côté, un compartiment (à la cuve toute

chargée de calcaire au fil du temps) que l'on remplissait d'eau et fermait par un beau couvercle bombé en métal blanc brillant, de l'acier inoxydable. Cette eau servait à tout, à la cuisine, la vaisselle, la toilette (je ne me souviens pas qu'il y ait eu une salle de bains).

Cela me rappelle qu'à la ville il n'y avait pas non plus de salle de bain partout. En revanche, on y trouvait des bains publics où, pour quelques pièces on pouvait louer une cabine pourvue d'une baignoire, d'eau chaude et, si nécessaire, moyennant un supplément, de savon et d'une grande serviette. Une préposée gérait et nettoyait tout cela.

Un détail encore. A la campagne, les chevaux ne manquaient pas pour les travaux des champs. Les enfants avaient pour mission de passer derrière eux pour ramasser à l'aide d'une pelle en métal, d'une balayette et d'un seau, le crottin qu'ils laissaient sur la chaussée. Cette production gratuite servait à fumer les jardins et la collecte permettait de garder les rues propres.

J'étais heureuse et je ne le savais pas. Bien que ne sachant mettre des mots sur tout cela, j'étais bien, j'avais le sentiment d'être à ma place, de faire partie d'un ensemble. Lorsque je ne comprenais pas ou ne savais pas faire quelque chose, on me l'expliquait, me montrait comment m'y prendre, souvent au milieu de rires, mais sans se moquer de moi.

Puis vint le moment où il fallut rentrer, retourner en ville...